

A L'ÉPREUVE



I
Toto.—Quelle bonne cible pour nos projectiles...



II
M. Bonaccieu.—Ces petits sont pas mal polissons, mais je ne viens jamais à la ville sans prendre mes précautions.

MOSAÏQUE

La guerre actuelle — comme toutes celles qui se sont faites depuis... qu'il s'en fait — laissera pour l'histoire des... mots, des phrases censées avoir été prononcées sur le champ de bataille. Jusqu'ici on n'en a pas beaucoup, excepté le "Je regrette d'avoir à vous annoncer...", mais comme il a été écrit par plusieurs généraux, il court le risque de ne jamais obtenir l'auréole.

Mais, si Anglais et Boers, une fois la tourmente finie, se trouvaient à court de... l'article, il n'aurait qu'à envoyer des agents à Paris. Pour plus de renseignements, je laisse la parole à un chroniqueur — en même temps que la responsabilité de sa découverte.

L'autre jour, écrit Raphaël Paquet, en compulsant le Bottin, je trouvai ceci :

"SOCIÉTÉ DES MOTS HISTORIQUES, 116, place des Abbesses. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Karl Chincl."

Cela me trotta longtemps par l'esprit.

Or, hier, j'avais à déjeuner mon ami Roger Duléon, plus connu sous son pseudonyme de Léon Durocher.

— Connais-tu ça, lui dis-je, la Société des mots historiques ?

— Parbleu ! Ignorais-tu donc cette merveilleuse institution ?

— Oui, avouai-je ingénument.

Alors il m'expliqua que, depuis une cinquantaine d'années, cette Société fonctionnait, rendant d'inappréciables services. Chaque fois qu'un député, un homme politique ou un condamné à mort voulait prononcer quelque phrase à sensation il s'adressait à cette Société qui, moyennant un prix modique, lui fournissait ce dont il avait besoin.

C'est de cette officine que sont sortis : "Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! — Messieurs, la séance continue ! — N'avez-vous jamais ! — Que d'eau ! Que d'eau !" etc., etc.

La Société fournit même des mots historiques posthumes pour les auteurs de mémoires ; mais c'est un peu plus cher, parce qu'on paie en plus les témoins qui affirment les avoir entendu prononcer.

Roger Duléon me raconta même cette petite histoire :

Quand Victor Hugo écrivit les *Misérables*, il alla trouver M. Karl Chincl, qui lui trouva, moyennant vingt-cinq louis, le fameux mot de Cambroune.

Quelque temps après M. Thiers alla également trouver M. Karl Chincl pour son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Et comme M. Karl Chincl est un homme loyal, il ne voulut pas lui vendre un mot historique ayant déjà servi à Victor Hugo. Il lui céda donc, pour cinq louis seulement, cette variante un peu défraîchie : "La garde meurt et ne se rend pas !"

Actuellement M. Karl Chincl tient à la disposition des amateurs un grand nombre de succédanés de la république célèbre, à des conditions de bon marché exceptionnel. Nous pouvons citer par exemple : — "Rendez-vous les premiers, messieurs les Anglais. — Un bon soldat sait souffrir et se taire sans capituler (musique de Scribe). — Mon sabre est le plus beau jour de ma vie. J'aimerais mieux l'avaler que le rendre !" etc., etc.

On ne s'étonnera donc pas que les affaires de la Société des mots historiques prennent de jour en jour plus d'extension. M. Loubet viendrait, paraît-il, de signer un traité avec elle : nous pouvons nous attendre à des merveilles.

* * *

Comme il n'est pas de petites questions sur la terre, abordons celle-ci :

Pourquoi coupe-t-on la queue aux chiens ? C'est une vieille pratique à laquelle nombre de gens sont attachés d'une façon atavique. On aimerait à en trouver une raison valable, un motif. M. le Dr Fleming l'a recherchée dans une récente étude documentée de la revue anglaise *Nineteenth Century*. Après avoir consulté toutes sortes d'archives, il reconnaît lui-même qu'il n'a pas trouvé grand-chose à ce sujet. La section de la queue du bon chien paraît avoir été imaginée et pratiquée, dès l'origine, comme traitement primitif de la rage ; c'était la méthode pastorienne de l'époque. Les spécialistes pensaient que le nerf qui est enlevé avec le morceau coupé était un ver, et que ce ver, en agaçant le chien, le rendait enragé. L'opération en question se nomme *écorcher*. On la fait subir aussi, probablement pour un motif non motivé mais analogue, aux infortunés chats, dès le début de leur existence. Quelques mutilateurs d'animaux pratiquent, dans le même but, l'excision du frein de la langue ; ils mériteraient qu'on la leur coupât à eux mêmes.

OMNIBUS.

RIEN QUE NATUREL

Lui.—Elle porte haut la tête ?

Elle.—Oui, son cou est tellement long.

TRANSACTION

Toto (à Lili).—Si tu veux me donner un morceau de gâteau, je vais mettre le piano dans un tel état que tu ne pourras pas prendre ta leçon tantôt.

DIGNITÉ !

Une amie.—Mais, chère amie, puisque cela ne va pas mieux et que le Docteur X... a si bien soigné votre cocher Jean, pourquoi ne le faites-vous pas chercher ?

—Oh ! ma chère, que dirait-on ? Je ne peux pourtant pas avoir le même médecin que mon cocher.

!!!

Policeman.—Vous ne pouvez passer par cette porte.

Reporter.—Mais le maire m'a donné la permission.

Policeman.—Ecrivez ?

Reporter.—Non, verbale.

Policeman.—Montrez-là moi.

A L'HOPITAL.

Le professeur.—Le malade que voici a, comme vous le voyez, une jambe plus courte que l'autre ; il boite par conséquent. Que feriez-vous dans un pareil cas ?

L'élève.—Dame ! je boiterais aussi.

Celui-là seul, en quittant la vie, croit avoir réalisé son rêve, qui n'a jamais rêvé. — G.-M. VALTOUR.

ABNÉGATION



La mère.—Tu ne sais pas combien je serais heureuse si tu faisais le bon garçon.
Toto.—Eh ! bien, pour l'amour de toi je vais essayer, mais tu n'as pas idée comme je serai malheureux.